

L'ETHNOGRAPHIE PENDANT LA PANDÉMIE DU COVID-19: QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE RAPPORT EXISTANT ENTRE LA RECHERCHE SUR LE TERRAIN, L'ETHNOGRAPHIE ET L'OBSERVATION PARTICIPANTE***

Résumé: Les recherches anthropologiques et les explications de la réalité sociale au cours de la pandémie du COVID-19 soulèvent diverses questions visant les recherches et mettent en lumière divers phénomènes et processus. Bien que les politiques publiques relatives au COVID-19 soient différentes d'un pays à l'autre et aient changé au cours du temps, on peut affirmer que la limitation des possibilités de contacts physiques et du dialogue face-à-face représente la caractéristique de toutes les sociétés touchées par la pandémie. Cette situation, qui revêt des dimensions globales et où la communication numérique devient de plus en plus importante, ouvre des questions tant bien méthodologiques qu'épistémologiques sur la conception anthropologique de la recherche sur le terrain. Le problème du « terrain suspendu » tel que l'on désigne maintenant la recherche sur le terrain avec une possibilité limitée ou inexistante de présence physique du (des) chercheur(s) et du contact direct avec les gens avec lesquels on travaille, représente l'épine dorsale de notre étude. Ce problème ne se rapporte pas seulement à la valorisation des idées nouvelles et à la pratique de la collecte des données dans des circonstances précises, mais exige aussi un réexamen et une nouvelle réflexion sur les rapports entre l'ethnographie, l'observation participante et le terrain.

Mots clés: communication numérique, "terrain suspendu", l'ethnographie, l'observation participante

* zivanovi@f.bg.ac.rs

** skovac@f.bg.ac.rs

*** Cette communication a été délivrée lors de la réunion scientifique du XXXIII^{ème} Atelier du réseau Eurethno du Conseil de l'Europe, III^{ème} Conférence du Groupe de Travail Francophone de la SIEF. Le colloque intitulé « *Inégalités. Migrations, crise pandémique et nouvelles inégalités* » („Nejednakosti, pandemijska kriza i nove nejednakosti”), a été organisée par l'Université de Perugia, Italie, les 15,16 et 17 septembre 2022.

Intoroduction

La pandémie du COVID-19 a contraint de nombreux pays européens et autres à introduire pendant plusieurs mois des mesures de confinement de la population, ce qui a été la plus vaste intervention sociétale d'urgence depuis la Seconde guerre mondiale (Julie Hermesse et Olivier Servais dir. 2021). Les exemples sont multiples mais nous nous pencherons sur celui de notre propre pays. Le premier cas d'infection par le virus Corona-19 en Serbie a été confirmé le 6 mars 2020. La Serbie a instauré du 15 mars au 15 mai 2020 l'état d'urgence. Les jours ouvrables, les citoyens n'avaient pas le droit de sortir de chez eux après 18 heures alors que pendant les week-ends, il était interdit de sortir du vendredi soir au lundi matin, ce qui évidemment exigeait une réorganisation de la vie quotidienne¹. Dans le même temps, les médias étaient remplis de déclarations et conseils de politiciens, de médecins, d'intellectuels et de personnalités publiques sur la manière dont il convenait de se comporter pendant le confinement. L'état d'urgence a été levé sur décision de l'Assemblée nationale de la République de Serbie le 6 mai alors que les médias célébraient « la victoire sur le corona virus ». Les mesures introduites pendant cette période ont été des plus sévères et la majorité de la population, hormis ceux qui allaient au travail régulièrement, a passé cette période confinée à la maison. Dans la période qui a suivi, les politiques de gestion du COVID ont été de plus en plus orientées vers la protection des intérêts économiques et moins vers la santé publique avec un accent particulier sur la responsabilité personnelle pour sa propre vie et sa santé. Les politiciens et les tenants du pouvoir envoyaient comme message que « chacun doit devenir son propre état-major de crise » et que « l'Etat ne peut être le papa et la maman de quiconque » (Erdei 2021, 13).

Se référant aux explications données par Das (1996), certains auteurs décrivent la pandémie du COVID-19 comme *un événement critique*, événement sans précédent qui crée « une normalité sociale » et devient un nouveau repère des valeurs et émotions dans chaque milieu et sur base duquel on procède à la valorisation des autres événements, qu'ils soient passés ou à venir (Žikić, Stajić, Pišev 2020, 950). Les changements intervenus dans la vie quotidienne ainsi que l'introduction de nouvelles manières de répondre à la réalité sont désignés le plus souvent comme « nouvelle normalité (socio-culturelle) ». Quand il s'agit de la Serbie, l'état d'urgence a défini le quotidien « avant et après le corona », étant donné que c'est au cours de sa durée que se sont passés tous les phénomènes qui ont fait basculer notre routine quotidienne et nos vies d'un cours autrefois établi, à savoir appelé la normalité. La levée de l'état d'urgence et la présence prolongée du COVID-19 ont donné naissance à la notion de

1 Selon l'interprétation des juristes, les mesures instaurées par le gouvernement de Serbie – l'état d'urgence, l'interdiction totale de quitter son domicile pour les plus de 65 ans, les mesures policières rigoureuses et les sévères peines de prison à l'encontre de ceux n'ayant pas respecté les règles – ont été parmi les plus sévères en Europe (Milenković 2020, cit. selon Bošković 2021, 48).

« nouvelle normalité sociale et culturelle », à savoir au déroulement de la vie quotidienne semblable à la vie normale, habituelle, mais dans le respect des mesures prises par les autorités pour empêcher la propagation du Covid-19 (Žikić, Stajić, Pišev, idem).

Cependant, il nous semble qu'il serait plus adéquat de qualifier l'influence de la pandémie comme « une normalité pas si nouvelle que ça » (Kurnosov et Varfolomeeva 2020). Tout d'abord parce que ce syntagme exprime avec plus de précision la complexité des changements intervenus en raison de la pandémie aussi bien au niveau global que dans le contexte des pays pris à part et accorde une plus grande attention aux inégalités socio-économiques et politiques. En effet, les données démontrent l'influence de la pandémie sur l'approfondissement des inégalités, depuis la répartition des vaccins, des richesses, de la possibilité de travailler de chez soi, de l'accès aux soins médicaux, à l'emploi informel et autres (Radonjić 2021).² Que la crise provoquée par la pandémie a créé de nouvelles inégalités mais aussi de nouvelles formes de solidarité, et donc exige une interprétation plus nuancée, c'est ce dont témoigne la situation en Serbie (Petrović 2021). En bref, l'expression « une normalité pas si nouvelle que ça » indique que, même dans les conditions de la crise Covid, les inégalités et hiérarchies existantes se maintiennent, et voire se renforcent à travers le contrôle des déplacements et le contrôle de la routine journalière des citoyens (Kurnosov et Varfolomeeva 2020), et que les inégalités structurelles ne disparaissent pas.

En bref, la période du COVID-19 en Serbie a été marquée essentiellement par les discours sur l'autodiscipline et la responsabilité individuelle. Dans ce sens, on peut affirmer que les politiques et pratiques de la gestion de la pandémie ont été façonnées par les transformations néolibérales de la société, ce qui ne sera pas examiné plus particulièrement dans cet exposé. Ainsi la responsabilité incombant à la gestion de ces domaines, étant jadis celle de l'État, a été transférée à l'individu. Ces formes de responsabilité et ce modèle de « gestion par le biais de la liberté » reposent sur le postulat que les individus doivent être en mesure d'utiliser leur liberté de manière socialement acceptable (Ivanović 2008). On invite les citoyens à assumer leur responsabilité pour leur santé, leur éducation, leur emploi, leur sécurité. En un mot, chaque individu a pour tâche de planifier son avenir, de prévoir les risques et d'œuvrer conformément à ces risques, car, en fin de parcours, c'est sa responsabilité s'il réussira ou pas dans la vie (Rose and Lentoz 2017, 32). Quand on sait que l'on assiste en Serbie depuis déjà des décennies à un processus de néo-libéralisation postsocialiste, l'appel à la prise de responsabilité personnelle en pleine crise sanitaire et sociale nétonne pas même si une partie du système de santé étatique a réussi à se maintenir. Comme dans d'autres pays ex-socialistes, par exemple la République tchèque (v. Trnka 2017), les politiques de santé néolibérales sont combinées avec l'héritage socialiste et l'idée d'un souci collectif de la santé.

2 En raison de leur position initiale différente, les dommages occasionnés par la pandémie dans les pays en développement sont nettement plus importants que ceux enregistrés dans les pays économiquement développés (Radonjić 2021, 45)

Le problème du « terrain suspendu» et des nouveaux outils de recherche

Il existe divers exemples d'efforts anthropologiques collectifs visant à comprendre les nouvelles circonstances, phénomènes et processus auxquels nous faisons face depuis le début de la pandémie. Des chercheurs en anthropologie ont tenté de documenter les effets des mesures liées à la pandémie, de renouveler leurs thèmes/approches de recherche à la lumière de cette situation « inédite » et de maintenir, malgré tout, la production de données de première main. Des institutions comme l'*American Anthropological Association*, l'*École des Hautes Études en Sciences Sociales* ou le *Center for Southeast Asian Studies*, pour ne citer qu'elles, proposent des carnets, des chroniques, des recensements de webinaires et des conseils pour poursuivre leur ethnographie (v. Sourdril et Barbaro 2020). Le comité éditorial de *Curare – Journal of Medical anthropology* – a, dès les premiers jours du confinement, publié un appel international aux journaux auto-ethnographiques (« corona diaries ») afin de documenter et garder les traces des effets des mesures associées à la pandémie dans des contextes géographiques et sociologiques variés (ibid). Les notes ethnographiques, les blogs, les autres projets tout comme les discussions quant aux concepts théoriques et aux questions méthodologiques représentent une partie de la réponse anthropologique aux changements apportés par le corona virus. La Faculté de philosophie à Belgrade a lancé le projet de recherche scientifique *L'homme et la société en temps de crise* où les scientifiques de diverses disciplines ont ouvert diverses questions de recherche et ont fait la lumière sur divers phénomènes et processus.

Bien que les politiques publiques en rapport avec le COVID-19 soient différentes d'un pays à l'autre et aient changé au cours du temps, on peut affirmer que la limitation de la possibilité de contacts physiques et du dialogue face-à-face représente la caractéristique de toutes les sociétés touchées par la pandémie. Dans ce sens, il nous semble que cette nouvelle situation, qui revêt des dimensions globales et où la communication numérique devient de plus en plus importante, ouvre des questions tant bien méthodologiques qu'épistémologiques sur la conception anthropologique de la recherche sur le terrain. Le problème du « terrain suspendu » tel que l'on désigne maintenant la recherche sur le terrain avec une possibilité limitée ou inexistante de présence physique du (des) chercheur(s) et du contact direct avec les gens avec lesquels on travaille, représente l'épine dorsale de notre texte. Ce problème ne se rapporte pas seulement à la valorisation des idées nouvelles et à la pratique de la collecte des données dans des circonstances précises, mais exige aussi un réexamen et une nouvelle réflexion sur la notion de l'ethnographie et sur le rapport entre la théorie et l'ethnographie. Notamment quand on sait que ce thème a été renouvelé avec la pandémie du COVID-19 et l'impossibilité et/ou la possibilité réduite de contact physique, la discussion consacrée à la nature

du travail ethnographique sur le terrain, redevient d'actualité. Qu'en est-il du terrain en ces temps de catastrophe sanitaire et de distanciation physique ? (Fenton, Hermesse et Michiels 2021). L'*American Anthropological Association*, afin d'éviter tout contact physique avec les informateurs mais de rassembler tout de même des données ethnographiques, a préparé un document détaillé de pratiquement quarante pages sur les méthodes de travail sur le terrain pendant la pandémie (*Doing Fieldwork in a Pandemic*, traduit en français). Ce document propose des protocoles, des idées pour renouveler les méthodes d'interviews en visioconférence, des astuces pour réaliser son auto-ethnographie, des projets de vidéos ou de photographies participatives ou encore la création de groupes sur les réseaux sociaux et les appels aux journaux « intimes » (Sourdril et Barbaro 2020). L'Université de Chicago a de son côté préparé *Les Sources pour la réalisation du travail sur le terrain quand les contacts personnels ne sont pas possibles* (Resources for doing fieldwork when in-person interactions aren't possible – Fieldwork in a Time of Coronavirus series. En résumé, le concept du terrain et celui de la recherche sur le terrain sont de nouveau, ces deux dernières années, au centre des discussions épistémologiques. Ainsi, nous pouvons lire les titres tels que *Le travail de terrain à la rencontre de la crise* (Fieldwork meets crisis); *Il n'y a plus de terrain* (No Longer a Field), *L'ethnographie quand tu ne peux pas aller là-bas* (Ethnography when you can't go there), *Ethnographie patchwork*.

Le concept du terrain: est-il possible d'effectuer des recherches ethnographiques pendant la pandémie?

Les changements que la pandémie a introduits dans la vie quotidienne nous ont, affirme Navaro, transformés en théoriciens des rapports sociaux et l'on peut même parler d'une large « théorisation sociale » devenue partie intégrante des réflexes quotidiens. Selon cette auteure, le COVID-19 a engendré une nouvelle réflexion sur toute une série de questions comme par exemple comment constituons nous notre sociabilité, notre vie privée, mais aussi les rapports de solidarité et d'inégalité dans la société qui se produisent en cette période d'incertitude. En anthropologie, mais aussi dans d'autres disciplines, le remodelage des rapports connus et communs a relancé la discussion consacrée à la nature du « politique » et du « social » (cf. Navaro 2020). Une question a particulièrement occupé une place de choix – les recherches anthropologiques peuvent-elles, et comment, être menées en période d'interdiction ou de limitation du contact physique. En d'autres termes, est-il possible d'effectuer une recherche ethnographique et comment dans de telles conditions ? Les défis du COVID-19 pour la recherche ethnographique sont, souligne-t-on, sans précédent et peuvent être comparés uniquement aux événements globaux tels que la Seconde guerre mondiale, quand a été développée l'approche de

l'étude de la culture « à distance » et qui est la plus connue dans l'oeuvre de Ruth Benedict (1946) *The Chrysanthemum and the Sword. Patterns of Japanese Culture* (v. Boellstorff 2020). Rappelons, Benedict a écrit ce livre consacré aux modèles de la culture japonaise sur demande des officiels américains afin de comprendre et de prévoir le comportement des Japonais au cours de la guerre.

Il existe, évidemment, des chercheurs/chercheuses dont le séjour sur le terrain parmi « les autres éloignés » n'a pas été interrompu en raison de la pandémie. C'est le cas de notre collègue Marta Nešković qui a écrit « La vie dans le monastère de Shaolin pendant l'épidémie du COVID-19 » (Nešković 2021). Au début de l'épidémie, elle séjournait déjà au monastère de Shaolin dans le cadre de la réalisation d'une recherche sur le terrain liée à sa thèse de doctorat sur le rapport entre les arts martiaux de Shaolin et le bouddhisme Chán³. Elle a poursuivi son séjour dans ce monastère durant les cinq premiers mois d'isolement face au Covid 19 (janvier-juin 2020). Cela lui a permis d'analyser les transformations de la vie quotidienne des trois groupes constituant la communauté shaolienne: les moines religieux, les moines guerriers et les étudiants étrangers. Elle a effectué l'analyse des données récoltées sur base de l'observation, des interviews avec les moines et les membres de la communauté, des documents officiels du monastère ainsi que de ses propres expériences (idem 251).

Cependant, un grand nombre de projets de recherches ethnographiques a dû être interrompu ou reporté et modifié par rapport aux points de départ et aux attentes. Le problème du « terrain suspendu », tel que l'on désigne maintenant la recherche sur le terrain avec une possibilité limitée ou inexistante de présence physique du (des) chercheur(s) et du contact direct avec les gens avec lesquels on travaille, a soulevé toute une série de questions méthodologiques et théoriques tout comme les questions liées à la place et au rôle de l'anthropologie aujourd'hui et à ses perspectives dans l'avenir. Attendu que l'on peut d'ores et déjà parler d'une histoire longue de plusieurs décennies de réexamen des postulats épistémologiques et méthodologiques du travail sur le terrain ethnographique, on peut affirmer que l'on assiste à une nouvelle phase de discussions quant à savoir ce qu'est ou n'est pas l'ethnographie, le terrain anthropologique et la méthode de travail avec participation. C'est pourquoi nous pensons que les derniers commentaires, aperçus, visioconférences, recherches et autres moyens grâce auxquels s'est développée la discussion sur l'ethnographie/la recherche ethnographique et le COVID, représentent une fenêtre s'ouvrant vers la compréhension anthropologique contemporaine de ces concepts, tout comme les désaccords relatifs aux mêmes. Tout cela nous indique que les vieilles questions se posent à nouveau et que les discussions se poursuivent (par exemple celle d'avoir un contact durable, continu et physique entre les chercheurs et les personnes qui font l'objet de leurs recherches). Elles

3 « Analyse anthropologique des arts martiaux dans le monastère de Shaolin au début du 21ème siècle »

nous montrent aussi qu'il n'y a toujours pas de consensus sur la définition de l'ethnographie ce qui, me semble t'il, est important de définir si nous souhaitons que notre discipline occupe la place qu'elle mérite. Dans ce contexte, les anciennes divisions relatives à la compréhension de l'ethnographie dans tous ses domaines de recherche continuent à persister. D'une manière générale, entre l'ethnographie plus traditionnelle et ses formes qui reposent sur l'analyse du narratif et du discours, ces divisions sont présentes aussi dans d'autres domaines, tels que la présentation de l'argumentation visant à savoir si une interview peut être une source de données ethnographiques (Hammerslay 2006, 8-9). Force est de constater que les opinions concernant l'utilisation des moyens technologiques lors des recherches anthropologiques et concernant le concept de « l'ethnographie numérique et son importance » divergent. En bref, la problématisation de la notion « ethnographie » et la discussion qui en découle, nous semblent particulièrement importantes, surtout quand on sait que l'ethnographie est utilisée dans d'autres sciences sociales, ce que certain(e)s anthropologues estiment être une utilisation erronée voire même un abus (v. Ingold 2014; Howel 2018; Hammerslay 2006).

La problématisation de la notion « ethnographie »

Compte-tenu de l'interdiction ou de la limitation des contacts physiques et des rassemblements, une des questions qui apparaît est de savoir si l'ethnographie dépend de la présence physique du chercheur /de la chercheuse parmi les personnes qui font l'objet de leur recherche. Ou, comme se le demande Howard (2020), que pourrait devenir l'ethnographie, quelle transformation pourrait-elle subir dans cette situation de pandémie et de confinement ? « Fraudait-il immerger/nous tourner vers l'herméneutique des analyses documentaires en ligne (online)...Devons-nous nous tourner vers des méditations auto-exploratives: vers une nouvelle forme d'auto-ethnographie numérique ? » Pour cette auteure, comme pour beaucoup d'autres, la réponse est claire et il n'y a pas de dilemme quant à l'interprétation traditionnelle de la recherche ethnographique, telle que l'a définie Malinowski. Cette méthode repose sur l'immersion in situ, les discussions et la familiarisation grâce au contact direct avec les participants ainsi que sur les relations de confiance établies sur un laps de temps relativement long. La position du chercheur, définie dans le cadre de ce modèle « traditionnel », est devenue un impératif méthodologique du travail sur le terrain: être à la fois participant et observateur, à l'intérieur et à l'extérieur. Comme l'a remarqué il y a longtemps Jean Copans (1971, 34), cette méthode ainsi conceptualisée de la recherche sur le terrain a été développée sur deux hypothèses épistémologiques problématiques, sur une illusion double qui a longtemps été acceptée comme modèle idéologique et formel de la pratique anthropologique. D'une part, c'est l'hypothèse de l'empirisme comme garant

de l'objectivité et base pour l'analyse qui, comme le souligne cet auteur ainsi que d'autres, découle de la croyance positiviste naïve en la perception directe. Le regard de l'étranger est ainsi devenu le porteur de l'objectivité (idem). La seconde hypothèse se rapporte à la possibilité d'obtention d'une connaissance directe sur l'entité du système social et culturel.

Avec la pandémie du COVID-19, la question de «l'ethnographie à distance», de «la recherche sur le terrain à distance» ou de «l'ethnographie à partir de son fauteuil» est à nouveau actualisée. Le recours aux technologies de communication numériques modernes se distingue souvent comme solution au problème de l'interdiction et de la limitation du déplacement physique et des rassemblements et comme manière privilégiée d'adaptation aux conditions données. Il ressort que l'ethnographie numérique est provisoirement la seule manière qui permette de surmonter les restrictions imposées par la pandémie (Goralska 2020). Constaté de la manière la plus générale, dans le cas de l'ethnographie numérique, la nature du contact entre les chercheurs et les personnes faisant l'objet de leurs recherches est davantage indirecte que directe, les données sont recueillies *en ligne* (Pink et Al., 2016; Hammersley 2006, 2).

Magdalena Goralska utilise le syntagme « anthropologie de son domicile » (anthropology from home) pour décrire la recherche à l'époque de la pandémie – cette recherche est géographiquement limitée mais réalisable numériquement (digitally enabled). Dans sa vidéo sur YouTube *Comment mener une recherche ethnographique pendant un isolement social*⁴, Daniel Miller, connu pour sa recherche sur le réseau internet, Facebook et l'ethnographie numérique, souligne lui aussi l'importance de la technologie numérique et des rencontres et entretiens en ligne (online). Il suggère ainsi que l'interaction avec les interlocuteurs pourrait même avoir une « plus grande profondeur » (greater depth) quand elle est *en ligne* car n'étant pas interrompue par d'autres activités *in situ*. Navaro souligne que Miller a une approche « je peux le faire » (a « can do » approach) à la recherche sur le terrain pendant la pandémie et qu'il donne trop d'importance à la possibilité de recourir aux moyens technologiques. Ainsi, il affirme que les interviews en ligne sont en fait meilleurs (work better) que ceux en direct, et qu'à l'aide des technologies numériques, le chercheur peut tout faire comme quand il applique l'observation avec participation, seulement sous une forme quelque peu différente (Navaro 2020). Cependant, nombre de nos interlocuteurs, pour multiple raisons, ne sont pas prêts pour une communication *en ligne* (ce que Navaro appelle la situation « je ne peux pas le faire » (I can't do)). Que cela soit parce qu'ils sont malades, préoccupés du souci pour les autres, de leurs propres problèmes ou parce qu'ils n'ont pas accès à l'internet. Ou parce qu'ils ne croient pas en la sécurité et la fiabilité des communications internet compte-tenu des pratiques de surveillance répandues (idem).

4 Miller, Daniel, 2020. 'How to conduct an ethnography during social isolation'. Vidéo destinée principalement aux étudiants en doctorat qui se préparaient pour une recherche sur le terrain quand l'épidémie s'est déclarée. <https://www.youtube.com/watch?v=NSiTrYB-0so&t=2s>

En bref, on ne peut considérer l'utilisation de la technologie uniquement que comme moyen de recherche dans les circonstances extraordinaires. En d'autres termes, le travail sur le terrain à distance n'est pas seulement un moyen auxiliaire, un second choix pour les anthropologues qui, pour cause de sécurité ou de maladie, ne peuvent accéder au lieu de leur recherche. Postill (2016) estime qu'il n'y a rien de négatif ou d'« illégitime » en soi dans la recherche à distance des questions, phénomènes et processus locaux (p.ex. via Twitter, live streaming, web cam, e-mail, archives online) ou de rétroactif, surtout pour les anthropologues jouissant déjà d'une expérience locale. Cependant, reste le défi clé – comment développer dans nos recherches et pratiques des formulations adéquates pour l'ethnographie à distance (Postill 2016). La nouveauté qu'apportent les médias sociaux réside dans le fait que ces derniers permettent une approche aux endroits éloignés dans un temps réel. Toutefois, on ne peut supposer que le chercheur/la chercheuse pourra, grâce à la technologie numérique, faire tout comme en appliquant l'observation avec participation. La question qui se pose est de savoir si, et de quelle manière, leur utilisation influe sur le changement des rapports et du comportement parmi les participants. Comme un nombre toujours plus grand de personnes dans le monde a recours aux médias télématiques comme la Web caméra, live streaming ou live tweeting, « être là-bas » à distance devient de plus en plus partie intégrante de la vie quotidienne. D'où l'insécurité toujours plus grande dans les diverses parties du monde. Postill (2016) estime que la pratique de l'ethnographie à distance va devenir de plus en plus présente et sa méthodologie de plus en plus sophistiquée. Toutefois, même si l'on peut entendre souvent l'avis selon lequel les recherches basées sur l'ethnographie numérique « deviennent un impératif dans le monde contemporain » (Goralska 2020 etc), considéré d'un point de vue heuristique, ces recherches ne peuvent remplacer la présence physique et l'interaction entre le chercheur et les autres participants dans la recherche sur le terrain. Dans beaucoup de cas, l'ethnographie numérique n'est pas possible ou adéquate pour diverses questions anthropologiques et sujets de la recherche. Dans ce sens, on peut affirmer que la recherche anthropologique représente un projet ouvert – nous utilisons divers moyens techniques (qui sont étiques), et qui nous aident à prendre connaissance des vies et actes des participants dans la recherche. (Postill 2016, 8).

La pandémie du COVID-19 a également lancé, ou plutôt devrais-je dire, ouvert à nouveau le problème relatif à la pérennité et à la (dis)continuité de la recherche sur le terrain et, découlant, à la question de la nécessité de déplacer le chercheur/la chercheuse de la vie quotidienne à long terme. Autrement dit, on a poursuivi les réflexions sur la question de savoir comment et quand procéder à une recherche sur le terrain (Amit 2000, 5).

Les anthropologues se sont adaptés aux divers défis du travail sur le terrain contemporain à travers les méthodes telles que sont la recherche *en ligne* ou sur plusieurs localités (multi-sited fieldwork, l'autoethnographie, tout comme

la recherche des sujets qui sont mobiles, connus ou sont eux-mêmes experts d'anthropologie (Günel, Varma and Watanabe, 2020). On constatera aussi, que le travail sur le terrain de nombreux ethnographes aujourd'hui durent plus souvent quelques mois que quelques années (Hammersley 2006, 5). Les anthropologues Günel, Varma et Watanabe, font cependant ressortir qu'en dépit des changements importants opérés dans notre discipline, on a délaissé la question de savoir comment les circonstances politiques, matérielles ou personnelles et intimes influent sur le (re)modelage de la méthodologie et des positions épistémologiques. Estimant que les conditions sociales, de travail et de vie empêchent souvent un travail sur le terrain de longue durée et qu'il est nécessaire de développer des approches méthodologiques innovatives, ces auteurs ont publié en 2020 le *Manifeste pour l'ethnographie Patchwork (A manifesto for patchwork ethnography)*.⁵ *L'ethnographie Patchwork* est définie comme nouvelle approche méthodologique et théorique de l'ethnographie qui s'engage, lors des examens méthodologiques, pour que soient prises en considération les conditions de vie et de travail du chercheur/de la chercheuse et d'abandonner ainsi l'image de « l'anthropologue héros » toujours prêt pour des exploits de recherche de longue durée. En d'autres termes, elles estiment qu'il convient de traiter les conditions sociales, de vie et de travail réelles comme un des éléments importants lors du développement du design de la recherche. Cela veut dire dans le même temps que la redéfinition du rapport entre « la maison » et « le terrain » représente aujourd'hui une nécessité – ce qui est d'autant plus évident en période de pandémie (Günel Gökçe, Saiba Varma et Chika Watanabe 2020).

En bref, cette proclamation s'emploie pour un « décentrement du modèle de la recherche sur le terrain à long terme » mais sans toutefois l'abandonner complètement. Le syntagme *patchwork* définit les processus et protocoles ethnographiques, conçus et mis en forme grâce à de brèves visites répétées sur le terrain, à l'utilisation de données fragmentaires mais rigoureuses et autres procédés innovatifs (idem).

La notion-même de *patchwork* veut dire – faire une entité à partir de différents segments – (rappelons-nous la notion de *bricolage* de Lévi-Strauss). Dans ce sens, comme les auteures du Manifeste le font ressortir, l'ethnographie *patchwork* désigne les efforts de recherche qui reflètent un dévouement à long terme, la connaissance des langues, la connaissance du contexte (ce qui distingue aussi le travail sur le terrain traditionnel), mais en acceptant le fait que les circonstances de la vie et du travail influent sur la conception de la recherche et

5 Günel Gökçe, Saiba Varma and Chika Watanabe. 2020. A manifesto for patchwork ethnography. *Society for Cultural Anthropology* <https://culanth.org/fieldsights/a-manifesto-for-patchwork-ethnography> Gökçe Günel est professeure à Rice University. Saiba Varma est professeure à *University of California*, San Diego, et dr Chika Watanabe je maître de conférence au département d'anthropologie sociale, *University of Manchester*. Un atelier a été organisé au mois de décembre 2021 et financé par la Fondation Wenner-Gren Wenner-Gren fondacija – *Patchwork Ethnography Wenner-Gren Webinar*.

la production de la connaissance. En d'autres mots, il est nécessaire de repenser comment les réalités auxquelles nous faisons face influent sur toutes les phases du processus ethnographique. Par exemple, comment développer de nouvelles méthodes de travail pour la pratique « être là-bas » quand une recherche à long terme n'est pas possible (Günel Gökçe, Saiba Varma et Chika Watanabe 2020). D'autres auteurs/auteures font aussi ressortir que les conditions influent considérablement sur la pratique ethnographique. Par exemple, les analyses sur la néo-libéralisation de l'université et, dans ce contexte, la pression exercée sur la productivité scientifique, montrent que l'on assiste à un raccourcissement et à une redéfinition des pratiques de recherche (références). Cela a aussi un rapport avec la position précaire de nombreux (jeunes) anthropologues, et avec le raccourcissement de la durée des contrats pour certains projets. Tout cela ne laisse pas beaucoup de possibilités pour une recherche continue et à long terme. Le Manifeste pour une ethnographie *patchwork* n'est pas une réaction aux pressions extérieures en vue d'une augmentation de la productivité. Il s'agit d'un appel lancé pour le rejet des catégories et limites prédéfinies entre "le terrain" et "la maison" et pour le développement de nouvelles approches méthodologiques qui prendront en considération les réalités sociales et de la vie. *Après tout, ce sont les circonstances qui définissent la méthode et non l'inverse.* (Amit 2000, 11).

Conclusion

La diversification des pratiques ethnographiques et des démarches méthodologiques, tout comme la compréhension plus large de la notion « ethnographie », se manifestent comme une des formes de l'anthropologie contemporaine.⁶ Le rapport entre la recherche sur le terrain, l'observation avec participation et l'ethnographie a également été redéfini. Cependant, la réponse à la question de savoir que se passe-t-il avec l'anthropologie, comment ses pratiques sur le terrain s'adaptent aux exigences des nouvelles circonstances (Amit 2000, 17). On peut dire qu'il existe un continuum avec deux pôles opposés. D'un côté on a ceux qui comme Tim Ingold séparent, parfois de manière trop rigoureuse, l'ethnographie et l'anthropologie, ce qui ressort

6 Il convient ici de rappeler que le modèle traditionnel de la recherche sur le terrain développé selon les instructions de Malinowski n'a pas toujours été partout dominant, exemple: la méthode ethnographique de Marcel Griaule et ensuite de Van Beek (v. Ковач 2007, 45–66). Iva Pleše aussi attire l'attention sur les différences entre la recherche sur le terrain classique „anthropologique“ et „ethnologique“ et „folkloristique“ sur l'exemple de Hvar. Les recherches ont été effectuées dans les milieux ruraux de sa propre société, étant le plus souvent en groupe et ne sous – entendaient pas un séjour ininterrompu de longue durée mais se sont déroulées dans le cadre de courts séjours qui se sont renouvelés (Pleše 2005, 145). Les mêmes remarques se rapportent à la Serbie et aux autres pays de l'ex-Yougoslavie, et plus large.

notamment dans ses oeuvres *Assez avec l'ethnographie!* (*That's enough about ethnography!* 2014) et *Anthropologie contra ethnographie* (2017). En bref, Ingold s'oppose à ce que l'anthropologie soit définie en faisant constamment référence à l'ethnographie et au "particularisme ethnographique". Il n'est pas contre l'ethnographie en tant que telle mais bien contre le fait de la montrer comme la condition sine qua non, comme le « être ou ne pas être » (to be or not to be) de l'anthropologie comme discipline (up. Wallman 1982). Ingold estime que nous, les anthropologues, ne devons pas parler au nom de ceux que nous enquêtons mais que "nous devons avoir le droit de dire ce que nous pensons", sur base de nos recherches, nonobstant si cela concorde ou pas avec l'avis de nos interlocuteurs (Ingold 2017, 24).⁷

Du côté du pôle opposé se trouvent les partisans de « la nouvelle ethnographie » ou de « la théorie de l'ethnographie » dont les adeptes les plus connus au 21ème siècle sont Giovanni da Col et David Graeber qui ont publié en 2011 leur *Manifeste pour le renouvellement de la théorie de l'ethnographie* et ont lancé *Hau: Journal of Ethnographic Theory*. Cette approche, que l'on peut suivre notamment à partir du dernier trimestre du 20^{ème} siècle, s'engage pour un relativisme engagé et a pour objectif, par le biais d'une critique épistémologique et d'une juxtaposition de ce qui est culturellement différent, de permettre la critique aussi bien „du système mondial“ que des sociétés dans lesquelles les anthropologues vivent et travaillent (Ivanović 2005). L'anthropologue devient en fait plutôt le lecteur des critiques de la culture, découvertes à l'aide de l'ethnographie, que le créateur intellectuel indépendant de la pensée critique“ (v.Marcus1995). Cependant, du point de vue théorique et méthodologique, cette position, dont l'argumentation repose seulement sur l'ethnoexplication /la connaissance locale ou sur le modèle des acteurs sociaux mêmes, est problématique. Avant tout parce que le chercheur/la chercheuse perd ainsi sa conscience de soi analytique et la possibilité d'une analyse critique du contexte dans lequel il/elle travaille (Coffey). Le fait de ne pas reconnaître les capacités explicatives de l'anthropologie en tant que science est aussi problématique.

La question que l'on peut se poser alors est de savoir si une telle sorte de critique signifie que la solution se trouve dans une position objectiviste sûre qui nous sauve du danger d'être „mystifiés de la part des autochtones“, comme l'estimait autrefois Lévi-Strauss. Heureusement, il existe „une troisième solution“ que préfèrent les anthropologues qui estiment non seulement que la théorie anthropologique et l'ethnographie non seulement ne s'excluent pas mutuellement mais supposent leur conditionnement mutuel. Cette approche

7 L'anthropologie et l'ethnographie ont sans doute beaucoup à contribuer l'une à l'autre, mais leurs objectifs divergent. L'ethnographie est une fin en soi, ce n'est pas un moyen pour atteindre des fins anthropologiques. ... Etudier l'anthropologie, c'est étudier avec des gens, non pas produire des études sur eux ... Une éducation anthropologique nous donne les moyens intellectuels de réfléchir aux conditions de vie humaine dans le monde, sans avoir à prétendre que nos arguments sont le distillât du sens pratique de ceux auprès de qui nous avons travaillé, (Ingold 2014).

présume le potentiel de l'ethnographie non seulement pour la critique sociale mais aussi pour l'anthropologie et la théorie anthropologique. Autrement dit, on ne peut créer et développer la théorie que par le biais de l'ethnographie et des détails ethnographiques (Okeley cit. selon Ivanović 2005, 140)

La plus grande importance de l'ethnographie repose justement dans la possibilité que les données ethnographiques peuvent conduire à des „surprises“, créer des connaissances dont on ne supposait même pas l'existence et qui n'étaient pas prévues par nos positions et hypothèses théoriques initiales, et de permettre ainsi de mieux les formuler et assurer de nouvelles manières de compréhension des données (Ivanović 2005, 140). Comme on ne peut développer la théorie qu'à travers l'ethnographie on peut affirmer qu'en minant l'ethnographie, nous minons la théorie. Un équilibre entre la théorie et l'ethnographie est donc nécessaire.

Références bibliographiques

- Amit, Vered. 2000. "Introduction: Constructing the Field." In *Constructing the Field: Ethnographic Fieldwork in the Contemporary World*, Vered Amit ed. 1–18. London and New York: Routledge.
- Boellstorff, Tom. 2020. Notes from the Great Quarantine: Reflections on Ethnography after Covid-19. In Rutherford, Danilyn (Ed.). *The Future of Anthropological Research: Ethics, Questions, and Methods in the Age of COVID-19: Part I. The Werner-Gren Blog*. <http://blog.wennergren.org/2020/06/the-future-of-anthropological-research-ethics-questions-and-methods-in-the-age-of-covid-19-part-i/>
- Boellstorff, Tom. 2012. *Ethnography and Virtual Worlds: A Handbook of Method*. Princeton, NJ: Princeton University Press.
- Бошковић, Александар. 2021. Магијско размишљање, У: Бојан Жикић (уредник) *Ковид 19 у Србији '20*. Зборник радова, Универзитет у Београду– Филозофски факултет: 37–52.
- Collins, Samuel Gerald. 2020. Networked, Not Virtual: Ethnography when you can't go here. <https://tomorrowculture.blogspot.com/2020/04/networked-not-virtual-ethnography-when.html?m=1>
- Copans, Jean. 1971. *Introduction. De l'ethnologie à l'anthropologie*, y: Jean. Copans, Maurice Godelier, Serge Tornay, Catherine Backès-Clément (eds.), *L'anthropologie, science des sociétés primitives?*, Denoël, Paris.
- Coffey, Amanda. 1999. *The Ethnographic Self: Fieldwork and the Representation of Identity*, Sage Publication, London: 31–32.
- Das, Veena. 1996. *Critical Events: An Anthropological Perspective on Contemporary India*. Delhi: Oxford University Press.
- Ердеи, Илдико. 2021. Еластичност и отпор-свакодневне праксе у транзицији ка постковид-19 реалности. У: Милан Ристовић (уредник) *Свакодневица и друштвени одговори на епидемијске кризе 1914–2020*. Зборник радова. Универзитет у Београду– Филозофски факултет: 123–134.
- Fenton, Julie Hermesse et Gloria Michiels. 2021. Accéder au terrain et pratiquer l'ethnographie en temps de pandémie, *Chaire Anthropologie de l'Europe contempo-*

raîne <https://sites.uclouvain.be/laap-anthropologie-prospective/acceder-au-terrain-et-pratiquer-lethnographie-en-temps-de-pandemie/>

- Fine, Gary Alan & Corey M. Abramson (2020), *Ethnography in the time of Covid-19. Vectors and the vulnerable*, *Etnografia e ricerca qualitativa*, 2, 165–175, DOI: 10.3240/97802.
- Goralska, M. 2020. Anthropology from Home: Advice on Digital Ethnography for the Pandemic times. *Anthropology in action*, 27(1), 46–52. <https://doi:10.3167/aia.2020.270105>
- Ghosh, Banhishikha. 2020. Digital Ethnography during the COVID 19 Pandemic Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-199780>
- Günel, Gökçe. Saiba, Varma and Chika, Watanabe. 2020. A manifesto for patchwork ethnography. *Society for Cultural Anthropology*, June 9. <https://culanth.org/field-sights/a-manifesto-for-patchwork-ethnography>
- Hermesse J. 2020. Du silence et des ambulances: construction sociale d'une catastrophe autour d'un virus. Dans Hermesse J., Laugrand F., Laurent P.-J., Mazzocchetti J., Servais O., Vuilleminot A.-M., *Masquer le monde. Pensées d'anthropologues sur la pandémie*. 55–72. Academia-L'Harmattan: Louvain-la-Neuve.
- Hammersley, Martyn. 2006. Ethnography: problems and prospects, *Ethnography and Education* 1(1): 3–14. DOI: 10.1080/17457820500512697
- Howard, Rachel. 2020. No Longer a Field. *Fieldwork in a Time of Coronavirus series*. University of Chicago. Linguistic anthropology Lab <https://anthrodendum.org/2020/05/15/no-longer-a-field/>
- Horton, Sarah Bronwen. 2021. "On Pandemic Privilege: Reflections on a "Home-Bo-und Pandemic Ethnography." *Journal of the Anthropology of North America* 24(2): 98–107.
- Ingold, Tim. 2017. Anthropology contra ethnography. *Hau: Journal of Ethnographic Theory* 7 (1): 21–26. DOI: <http://dx.doi.org/10.14318/hau7.1.005>
- Ingold, Tim. 2014. That's enough about ethnography! *Hau: Journal of Ethnographic Theory* 4 (1): 383–395. DOI: <http://dx.doi.org/10.14318/hau4.1.021>
- Ивановић, Зорица. 2005. Терен антропологије и теренско истраживање пре и после критике репрезентације. У: Драгана Радојчић (ур.), Љиљана Гавриловић (ур.) *Етнологија и антропологија: сјање и ирсјективне*, Зборник ЕИ САНУ 21:123–141
- Ivanović, Zorica. 2008. Pogled na savremene transformacije antropološke teorije i prakse. *Антропологија* 6 (2008): 88–116.
- Ковач. Сенка, 2007, *Марсел Гриол и научна иреисјитивања на крају двадесетог века*, Београд, Музеј афричке уметности
- Kurnosov, Dmitry and Anna Varfolomeeva. 2020. Constructing the Not-So-New Normal. Ambiguity and Familiarity in Governmental Regulations of Intimacies during the Pandemic *Anthropology in Action* 27 (2): 28–32. doi:10.3167/aia.2020.270204
- Lupton, Deborah, ed. 2020. Doing Fieldwork in a Pandemic (crowd-sourced document). <https://docs.google.com/document/d/1clGjGABB2h2qbdUtgfqribHmog9B6P0N-vMgVuiHZCl8/edit?ts=5e88ae0a#>.
- Marcus, G. 1995. Ethnography in/of the world system: the emergence of multi-sited fieldwork. *Annual Review of Anthropology* 24: 95–117.

- Milenković, Marko. 2020. Responses to the Covid-19 Crisis in Serbia – Democracy and the Rule of Law on Ventilators? In: Justin Frosini (ed.), *Percorsi costituzionali 2/2019*, pp. 443–470.
- Miller, Daniel. 2018. 'Digital Anthropology', *The Cambridge Encyclopaedia of Anthropology*. <https://www.anthroencyclopedia.com/entry/digital-anthropology>
- Miller, Daniel. 2020. 'How to conduct an ethnography during social isolation'. <https://www.youtube.com/watch?v=NSiTrYB-0so&t=2s>
- Miller, Daniel. 2020. There Is a Fine Line between Care and Surveillance. *Anthropology of Smartphones and Smart Ageing Blog*. <http://blogs.ucl.ac.uk/assa/2020/03/31/there-is-a-fine-line-between-care-and-surveillance>.
- Navaro, Y. (2020) Methods and Social Reflexivity in the Time of Covid. In Rutherford, Danilyn (ed.). *The Future of Anthropological Research: Ethics, Questions, and Methods in the Age of COVID-19: Part I*. The Werner-Gren Blog. <http://blog.wennergren.org/2020/06/the-future-of-anthropological-research-ethics-questions-and-methods-in-the-age-of-covid-19-part-i/>
- Нешковић, Марта. 2021. Живот у манастиру Шаолин у време пандемије ковида-19. У: Бојан Жикић (уредник). *Ковид 19 у Србији '20*. Зборник радова, Универзитет у Београду–Филозофски факултет: 251–269.
- Петровић, Мина. (уредница). 2021. *Изазови у областима рада, породице и стила живота у контексту ковида 19 у Србији: нове солидарности и нове неједнакости*. Зборник радова, Универзитет у Београду–Филозофски факултет
- Pink, Sarah et al. 2016. *Digital Ethnography: Principles and Practices*. Sage.
- Pleše, Iva, Reana Senjković (ur.). 2004. *Etnografija u pokretu: od terena do mreže i interneta. Etnografije interneta*. Institut za etnologiju i folkloristiku: Zagreb.
- Podjed, Dan and Muršič. Rajko 2021. To Be or Not to Be There. *Remote Ethnography During the Crises and Beyond. Etnolog* 31: 35–51.
- Postill, John. 2016. Doing remote ethnography. Draft chapter to the *Routledge Companion to Digital Ethnography*. Larissa Hjorth, Heather Horst, Anne Galloway & Genevieve Bell (eds.). <https://cva.unifr.ch/content/postill-2016-doing-remote-ethnography>
- Postill, John. 2015. Digital ethnography: 'being there' physically, remotely, virtually and imaginatively, *media/anthropology* <http://johnpostill.com/2015/02/25/digital-ethnography-being-there-physically-remotely-virtually-and-imaginatively/>
- Радоњић, Огњен. 2021. Пандемија вируса корона и растуће глобалне неједнакости. У: Огњен Радоњић (уредник) 2021. *Ковид 19: пандемија друштвених ризика и несигурности*. Зборник радова, Универзитет у Београду–Филозофски факултет: 31–49.
- Rutherford, Danilyn. 2020. "Funding Anthropological Research in the Age of COVID-19." In: "Covid-19 and Student Focused Concerns: Threats and Possibilities" Veena Das and Naveeda Khan, eds., *American Ethnologist website*: <https://americanethnologist.org/features/collections/covid-19-and-student-focused-concerns-threats-and-possibilities/funding-anthropological-research-in-the-age-of-covid-19>
- Rutherford, D. (Ed.). (2020) *The Future of Anthropological Research: Ethics, Questions, and Methods in the Age of COVID-19: Part I*. The Werner-Gren Blog. <http://blog.wennergren.org/2020/06/the-future-of-anthropological-research-ethics-questions-and-methods-in-the-age-of-covid-19-part-i/>

- Sourdril, Anne et Luc Barbaro 2020 “Écouter le silence: ethnographie et pandémie, comment faire du terrain en temps de confinement?”. *Carnets de terrain*, 14. décembre 2020. (<https://blogterrain.hypotheses.org/16329>)
- Varis, P. 2014. Digital Ethnography. *Tilburg Papers in Culture Studies: Tilburg University*. https://www.tilburguniversity.edu/sites/default/files/download/TPCS_104_Varis_2.pdf.
- Vilaça, Aparecid. 2020. Ethics, Methods, and Questions in the Age of Covid-19. In Rutherford, D. (Ed.). *The Future of Anthropological Research: Ethics, Questions, and Methods in the Age of COVID-19: Part I*. The Werner-Gren Blog. <http://blog.wennergren.org/2020/06/the-future-of-anthropological-research-ethics-questions-and-methods-in-the-age-of-covid-19-part-i/>
- Жикић, Бојан. Стајић, Младен. Пишев, Марко. 2020. Нова друштвена и културна нормалност и ковид-19 у Србији од фебруара до маја 2020. године. *Етноантрополошки проблеми* н.с. 15 (4): 949–978. <https://doi.org/10.21301/eap.v15i4.1>

Zorica Ivanović

Senka Kovač

Etnografija u doba pandemije kovid-19: nekoliko refleksija o odnosu između terenskog istraživanja, etnografije i posmatranja s učestvovanjem

Apstrakt: Antropološka istraživanja i objašnjenja društvene stvarnosti tokom pandemije kovida-19 pokreću različita istraživačka pitanja i osvetljavaju različite fenomene i procese. Iako su javne politike u vezi s kovidom 19 različite u različitim zemljama i menjale su se tokom vremena, može se reći da ograničena mogućnost fizičkog kontakta i face-to-face dijaloga predstavlja odliku svih društava zahvaćenih pandemijom. Ova situacija koja je imala globalne razmere, i u kojoj je internetski posredovana komunikacija dobijala sve veći značaj, pokrenula je kako metodološka, tako i epistemološka pitanja u vezi s antropološkom koncepcijom terenskog istraživanja. Problem „ograničenog terena“ kako se označavalo terensko istraživanje sa smanjenom ili nepostojećom mogućnošću fizičkog prisustva istraživača/ce i neposrednog kontakta s ljudima sa kojima radimo, predstavlja okosnicu našeg rada. Ovako koncipiran problem odnosi se ne samo na vrednovanje novih ideja i praksi prikupljanja podataka u datim okolnostima, već zahteva preispitivanje i promišljanje odnosa između etnografije, posmatranja s učestvovanjem i terena.

Ključne reči: internetska komunikacija, „ograničeni teren“, etnografija, posmatranje s učestvovanjem

Primljeno: 24. 05. 2023.

Odobreno: 01. 06. 2023.